

Les gravures 3, 4, 5, 6, 7 et 8 représentent la Danse macabre, intitulée « Auch ein Totentanz » (Encore une Danse macabre), parue en 1849 comme dit sur la fiche. La première feuille (numérotée 3 ici) montre un mort squelettique sortant de sa tombe, ou plutôt du sol lui-même comme le dit le texte. Un groupe de cinq Harpies - regardez les pieds - accueille ce mort et elles lui donnent ses armes. Virgile situe les Harpies à la porte des enfers. Le texte de Reinick en nomme quatre : mensonge, vanité, folie, soif de sang. On observe encore la balance, la rosse de la mort à l'air méchant et la Justice, mains liées et yeux bandés.

Le texte nous dit :

Liberté, égalité et fraternité,
Temps anciens, chassez-le,
chassez-le !

Un tel cri déchire le cercle du
peuple.

Alors la terre s'ouvre,
La Faucheuse se lève,
Qui comprend que le jour de sa
moisson approche,
Et tandis qu'elle émerge à la
lumière,

Un chœur de femmes se presse
autour d'elle,

Lui apportant ses outils,
Afin qu'elle puisse commencer
son œuvre.

La justice est liée,
L'épée lui a volé sa ruse,
Le mensonge lui a pris la
balance,

Ils l'offrent à l'homme là-bas.

La vanité lui tend le chapeau,
La folie tient son destrier prêt,
La soif de sang amène la faux,
C'est la meilleure arme du faucheur.

Vous autres, oui, voici l'homme [la mort],
Qui peut vous rendre libres et égaux.



La deuxième feuille de la Danse macabre (numérotée 4) montre la mort, pressée, se dirigeant vers la ville, au trot allongé de son cheval ; les corbeaux sont apeurés, les femmes qui fanaient s'enfuient en courant.

Le texte nous dit :

Le matin se lève du ciel,
Aussi clair que jamais, sur la ville et les
champs,
Et voilà qu'elle trotte vers moi,
L'amie du peuple, la Faucheuse ;
Elle mène son cheval vers la ville,
Pressentant déjà une riche moisson.
La plume de coq sur le chapeau
Brille au soleil, rouge comme le sang,
La faux brille comme l'éclair,

Le cheval gémit, les corbeaux croassent.

La troisième feuille (numérotée 5) montre la mort à la porte du cabaret, les verres sont sur la table, elle démontre l'égalité entre une couronne et une pipe par les plateaux de sa balance. Son cheval est proche, elle a gardé ses bottes et ses éperons.

Le texte nous dit :

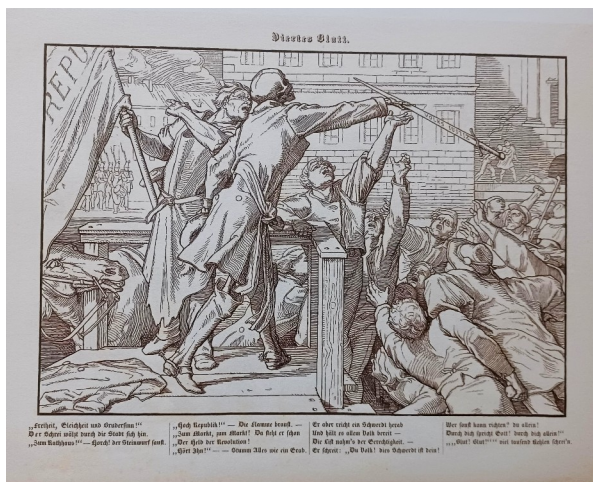
Elle a atteint son but. – Regardez, juste à la porte !
La taverne et ses nombreux clients ;
Avec du brandy, des chansons effrontées,
Et des rires, des jeux et des querelles.
Elle s'avance d'un air narquois
Et s'écrie : « À la santé de la République !
Que vaut une couronne maintenant ?
Pas plus qu'un tuyau de pipe.
Pour votre amusement, je vais vous le prouver,
Écoutez bien ! Ajustez immédiatement la balance,
Tenez-la par le manche plutôt que par l'anneau »,
Ils ne s'en apercevront pas, ils sont ravis.
Ils crient : « c'est Elle !
Nous allons la suivre, elle nous guidera ».
« Aveugle, pourquoi t'enfuis-tu en cachette ?
Vois-tu plus que les autres ? »



La quatrième feuille (numérotée 6) montre la mort sur une estrade, brandissant son épée comme pour en menacer le peuple qui hurle ; un révolté présente son drapeau sur lequel est écrit République, mais voici que s'avance, à gauche, l'armée régulière.

Le texte nous dit :

Liberté, égalité, fraternité !
Le cri résonne dans la ville.
« À l'hôtel de ville ! » Écoutez, la pierre siffle.
Vive la République ! La flamme rugit.
« Au marché ! » La voilà déjà,
L'héroïne de la révolution !
Écoutez-la ! Tout est silencieux comme une tombe,
Mais elle abaisse son épée
Et la brandit, prête à frapper tout le



peuple,
La ruse l'a dérobée à la justice.
Elle crie : « Peuple, cette épée est à vous,
Qui d'autre peut juger ? Vous seuls !
À travers vous, Dieu parle, à travers vous seuls ! »
« Du sang ! Du sang ! » Des milliers de gorges hurlent.

La cinquième
feuille (numérotée 7)
montre la mort sur
une barricade faite de
tonneaux remplis de
pierres. Les hommes
sont atteints par un
boulet de canon tiré
par l'armée régulière
et s'aperçoivent,
comme le dit le texte,
qu'ils ont été menés
par la mort :

« À la barricade ! En
avant ! »

Là se dresse le
bâtiment, et à son
sommets,

Celle qu'ils ont
désignée comme leur
chef,

Le drapeau ensanglanté est dans une main ferme.

La mitraille siffle, hé, ça s'écrase,

Ils tombent tout autour, mais elle rit.

« Maintenant, je vous libère de ma promesse,

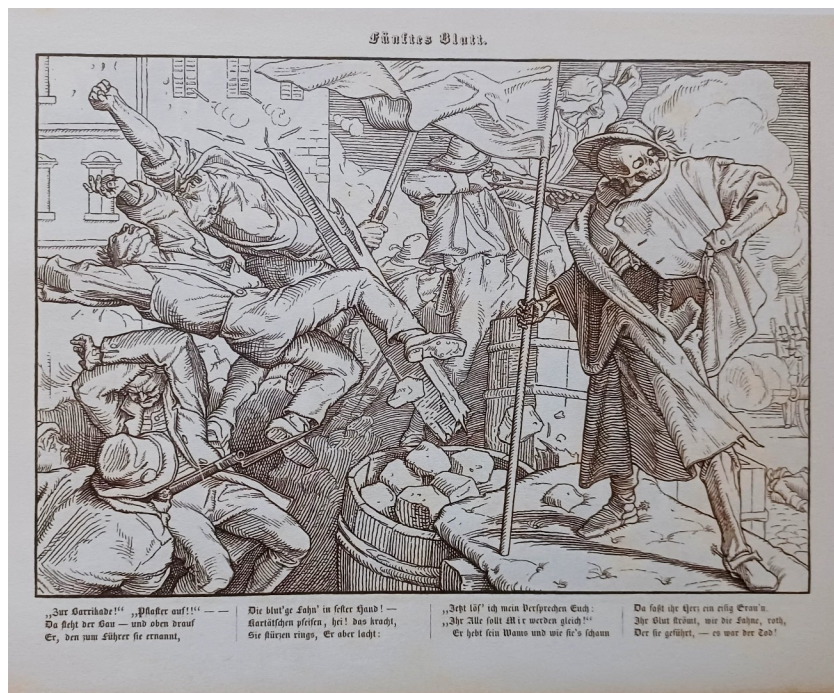
Vous voulez tous devenir comme moi ! »

Elle soulève son pourpoint, et tandis qu'ils la regardent,

Une horreur glaciale leur saisit le cœur,

Leur sang coule, rouge comme le drapeau,

Celle qui les a menés, c'était la Mort.



La sixième
feuille (numérotée 8)
montre la mort
parcourant sur sa rosse
fatiguée le champ de
malheur où les hommes
morts sur les barricades
sont pleurés par femme
et enfant. Plus loin un
soldat récupère un
camarade blessé.

Et le texte confirme :

Celui qui les a menés,
c'était la Mort,

Elle a tenu sa promesse,
Ceux qui l'ont suivie,
gisent pâles

Tous frères, libres et
égaux.

Voyez-la, elle a ôté le masque,

Tel un vainqueur juché sur son cheval,

Chevauchant, le mépris de la déchéance dans le regard,

Le héros de la République Rouge.



Le texte de l'édition de Düsseldorf présente la conclusion suivante :

Même morts, nous sommes tous égaux,
Ni grands ni petits, ni pauvres ni riches !
Ô Liberté, qui te guide ?
Ni la parole, ni le cri du vice.
Ce n'est que lorsque l'ardeur de l'égoïsme
Sera éteinte que tu fleuriras dans la gloire !
Et l'égalité ! Seule la mort l'apporte-t-elle ?
Non ! Une aube brille pour tous.
Oui, croyez-le, les justes sont égaux,
Grands ou petits, pauvres ou riches.
Toi, amour fraternel, rempart de la cité,
Parole de doctrine la plus pure !
Tu as été profanée, transformée
En un sac de meurtrier ;
Du ciel tu as pris ta route,
Vers le ciel brille joyeusement
Dans un acte pur, feu sacré !
Ainsi Dieu bénisse la patrie.

**

*